L'éclipse totale d'Ottorino Picario

Marc-André Paré

Number 42, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16176ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Paré, M.-A. (1989). L'éclipse totale d'Ottorino Picario. *Moebius*, (42), 33–43.

Droits d'auteur © Éditions Triptyque, 1989

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

<https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/>

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

<https://www.erudit.org/en/>

L'ÉCLIPSE TOTALE D'OTTORINO PICARIO

Marc-André Paré

Le jour de son quarante-neuvième anniversaire de naissance, Ottorino Picario lisait une biographie du professeur Itard, bien calé dans son fauteuil préféré, tout en caressant son fidèle chien Spock, un basset plus court sur pattes que ses congénères.

Or, au tournant d'une page résumant l'objet de l'être, Ottorino fut pris d'un tel sentiment d'angoisse qu'il ne put s'empêcher de prendre une profonde respiration qu'il retint très longtemps dans ses poumons. Malgré cela, il n'arriva pas à chasser de son esprit la terrible constatation que sa vie était devenue profondément ennuyante et ce sentiment était tel que même le pauvre Spock avait senti courir des araignées tout le long de sa moelle épinière.

Pourtant, la vie d'Ottorino avait été jusque-là couronnée de succès sur tous les fronts : des patients fidèles, surtout par leurs symptômes, deux enfants qui l'aimaient et qui avaient entrepris de brillantes carrières sur d'autres continents, une femme généreuse et sensible qui avait ouvert une galerie d'art consacrée à de jeunes artistes spécialisés en peinture schizoïde et dont certains étaient même en analyse avec son époux.

Ottorino savait bien qu'il pouvait continuer ainsi jusqu'à sa retraite et que, s'il ne commettait aucun faux pas, il accumulerait prix et distinctions que les éminents membres de sa

profession remettaient aux plus méritants. Or, des faux pas, le professeur-psychanaliste Ottorino Picario n'en avait jamais commis. Il avait de tout temps été un habile diplomate, sachant s'attirer les éloges des uns, les appuis des autres, ralliant les extrémistes à des points de vue conservateurs, réussissant à transformer des modérés en anarchistes et, même, ceux-ci en ceux-là. Oui! Il devait bien l'admettre malgré lui, sa diplomatie voisine de la manipulation l'avait toujours bien servi.

Voilà donc quel était l'état d'esprit d'Ottorino peu avant que ses collègues ne l'appellent pour lui transmettre leurs vœux habituels et que ses intimes tentent, comme à chaque année, de le surprendre avec une surprise-party.

Il posa son livre sur une table de chevet, tout en soupirs, et regarda d'un air impassible la vue qui s'offrait à lui par la fenêtre. Des péniches avançaient avec peine dans l'eau grise de la Mitreuse. Derrière celle-ci se dressait une église dont la flèche gothique perçait sans vergogne un amoncellement de nuages voilant le ciel à l'esprit trop curieux d'Ottorino qui, agacé, fit une grimace.

En fait, ce n'était pas tant ces nuages qui l'ennuyaient, mais bien plutôt un poids ancré au fond de lui et qui était devenu tel, qu'il avait le sentiment de mener une vie paradoxale, une vie qui ne correspondait pas à ce qu'il croyait être véritablement.

Eh oui! même s'il aimait sa profession, trop peut-être, sa femme, ses enfants et son chien Spock, Ottorino était intimement convaincu que tout cet amour s'accumulait quelque part et profitait à quelqu'un d'autre qu'à lui. Il se demanda s'il ne perdait pas un peu la raison à se laisser envahir par une telle pensée qui, en toute logique, n'avait aucune raison d'être.

Ottorino avait commencé à ressentir ce curieux sentiment d'errance depuis quelque temps. Il souffrait d'un mal étrange qui semblait s'être logé dans un lieu hors des limites de son corps et de son esprit, un lieu de «angst» qui aurait fait son miel aux cours de philo en d'autres temps et qui revêtait maintenant une toute autre signification du fait qu'il se trouvait lui-même plongé au cœur de cette tourmente.

Ottorino tenta de se reconforter à la pensée qu'il avait toujours été un observateur passionné de la nature. C'est ainsi que, dès sa jeunesse, les animaux qui s'aventuraient par mégarde trop près de lui se voyaient attrapés, disséqués et finalement épinglés au mur de sa chambre. Par la suite, son champ d'observation s'était élargi au point d'y inclure les êtres humains. Il n'avait jamais compris pourquoi ceux-ci s'évertuaient à accumuler des biens dont ils se lassaient inévitable-

ment. Il en avait conclu que les humains accumulent par instinct et non par désir, et que plus ils sont entourés de biens, plus ils s'en éloignent.

C'était donc avec un grand bonheur qu'il avait lu un jour que, au moment de mourir, l'être humain perd deux cent cinquante grammes de poids qui, selon certains spécialistes, correspondait au poids de l'âme. Cette conclusion l'avait fait frémir d'horreur, car il était intimement convaincu que ce poids qui s'échappait ainsi, ce n'était pas celui de l'âme, mais bien plutôt celui de la solitude. Et c'est ainsi que face à sa prédilection, il en avait conclu que c'était sans doute ce poids qui s'était fixé au fond de lui.

Voilà donc l'humeur qui s'était jetée sur Ottorino, comme une mer noire sur une plage, le jour de son quarante-neuvième anniversaire. Et c'est précisément lorsque le museau froid de Spock était venu lui caresser le mollet droit qu'il prit la plus grave décision de sa vie : Ottorino Picario en avait assez, il décrocherait.

Ainsi, lorsque le téléphone sonna, il se leva, débrancha son répondeur et jura que plus jamais il ne répondrait à ces satanés appels. Le lendemain, il ne se rendit pas à l'université pour y donner son cours. Alors que ses collègues avaient tous cru qu'il avait choisi de faire le pont, Ottorino avait résolu de couper tous les ponts.

Il fourra donc quelques vêtements et effets de toilette au fond d'un sac, puis quitta son appartement. Une semaine se passa sans que personne ne réagît. Cependant, lorsqu'il ne se présenta pas à son cours la semaine suivante, les administrateurs de l'université traduisirent cette absence en disparition et communiquèrent illico ce fait aux autorités policières. À cette annonce officielle, celles-ci retirèrent leur képi, roulèrent leurs moustaches et annoncèrent qu'elles feraient tout en leur pouvoir, — «la justice a le bras long», dirent-elles modestement, pour éclaircir cette situation. Pour le moment, le professeur Ottorino Picario, célèbre professeur-psychanalyste, serait porté disparu.

La première fois qu'il se réveilla dans son nouvel appartement, Ottorino se leva comme dans un rêve. Il se dirigea vers la salle de bains, tourna à gauche et s'aperçut de son erreur. Il sourit, revint sur ses pas et tourna à droite. Puis, il alla dans sa bibliothèque et fit à nouveau la même erreur en tournant du mauvais côté. Cela l'amusa, car ce nouvel appartement était l'image miroir de l'ancien et ceci le confirma dans sa pensée que son esprit se devait d'agir différemment, voire même inversement. Et oui ! cet esprit si tranchant, si exigeant, deman-

dant sans cesse des connaissances nouvelles pour ne pas s'ennuyer, et qui lui avait valu aussi bien sa réussite que l'estime jalouse de certains de ses collègues, serait asservi dorénavant à ses désirs.

Il regarda par la fenêtre et vit les péniches avancer à s'en fendre l'âme dans l'eau crispée du fleuve. Puis, il remarqua la flèche de l'église. Elle s'était déplacée d'environ dix mètres vers la droite. Ses poumons se gonflèrent de joie. Quelle heureuse décision que d'avoir loué cet appartement à deux maisons de l'ancien!

Lorsqu'il avait claqué la porte de ce premier appartement, il s'était senti aussi léger qu'un écolier en vacances, prêt à tout découvrir. Par exemple, comme il avait toujours eu pour idole Charlie Parker, il apprit à jouer du saxophone et même si les couics qui s'échappaient de l'instrument lui confirmaient irrémédiablement qu'il n'avait pas d'oreille, il s'amusait follement à s'improviser grand maître du jazz. Secrètement, cela le réjouissait de constater qu'il était médiocre à quelque activité et qu'il pouvait en éprouver une joie. Enfin, il n'avait pas à se surpasser ou à se justifier, envers lui-même ou quiconque. Il resta ainsi plus de deux semaines sans quitter son nouvel appartement, explorant les pièces vides, découvrant dans le miroir son corps orné de plis et rides qu'il n'avait jamais vus auparavant, improvisant des airs impossibles au saxophone et observant les passants fébriles par les fenêtres.

Un jour, il descendit dans la rue. Et, comble de malheur, il croisa McSwein, son ancien concierge. Cette rencontre fortuite l'agaça fortement et il continua son chemin sans le saluer; mais le mal était fait. Il s'était vu soudainement pris comme un homard dans un vivier, observé par ce McSwein et sa lippe de caniche baveux, son oeil froid et son nez bosselé, toujours prêt à vilipender et à détruire. Il sentit quelqu'un tirer sur sa manche. C'était ce satané McSwein qui l'avait rattrapé et tentait de se faire reconnaître. Ottorino poursuivit sa route en répondant sèchement qu'il faisait erreur sur la personne.

McSwein était au monde ce qu'est la gangrène aux plaies mal nettoyées. Il était une sale teigne potinant sur tout, au courant des secrets les plus intimes et inventant ceux qu'il ne connaissait pas. Ses constantes perquisitions dans les affaires des autres lui avaient valu de nombreux coups de poing sur le nez. Ottorino savait que McSwein répandrait la rumeur que le professeur n'avait plus toute sa tête dans la demi-heure qui suivrait leur rencontre, mais il comptait ne pas se laisser intimider, ni par McSwein ni par quiconque.

À l'autre bout de la ville, dans un petit hôtel de passe, un individu, qui répondait au nom de Laszlo et dont le visage était marqué par des cicatrices de petite vérole, était écrasé sur un lit qui occupait les trois-quarts de la chambre. Il semblait chercher quelque chose dans un amoncellement de documents épars.

«Merdre et merde, où est cette satanée photo?», marmonnait-il.

Au pied du lit gisait une femme vêtue d'une robe à crinoline mauve sur laquelle courait de longs filets de sang encore tout chaud. Elle semblait être tombée en bas du lit et, curieusement, ses jambes étaient restées ouvertes sur l'édrondon, comme une paire de ciseaux.

Laszlo regarda distraitement les pieds de sa victime. Soudain, il s'en approcha et suçait délicatement chacun de ses orteils. Ensuite, il humecta ses lèvres en gloussant, rassembla ses effets et descendit dans la rue embaumée par les odeurs de merguez qui s'échappaient d'un boui-boui voisin. Sentant un chatouillement, il renifla sur sa manche et fila comme un moustique dans les marais. Une voiture noire faillit le renverser.

Ottorino regarda la vitrine, intimidé. Il ne s'était pas acheté de beaux vêtements depuis belle lurette. Cette nouvelle identité qu'il entendait assumer ne pouvait souffrir plus longtemps ces tweeds anglais et velours côtelés qu'il avait usés jusqu'à la corde. Il entra donc dans la boutique et se mit à examiner les coupes italiennes. Toisant sa perplexité, une jeune vendeuse au maquillage japonais et vêtue de collants, d'une mini-jupe et d'un bustier noirs s'approcha de lui.

— Je peux vous aider Monsieur le professeur? dit-elle d'une voix de chatte.

Ottorino se cabra. Était-il possible que dans cette boutique on eût démasqué celui qui était connu dans quarante pays auprès d'un cercle d'exégètes voués à la chose psychanalytique?

— Vous me connaissez?

— Mais pas du tout, sauf que des monsieurs comme vous, il n'en court ni les rues, ni les boutiques.

— Et alors? reprit-il en fronçant ses sourcils en un long trait méchant qui vint coiffer son regard.

— Prenez pas cet air là, vous me faites peur! dit la vendeuse, comme un enfant que l'on vient de semoncer.

— J'aimerais bien un costume italien, mais je ne connais pas les coupes.

— C'est simple, cette année tout est ample et fripé, alors il suffit d'agencer les coloris; vous verrez, vous ressemblerez à un jeune premier, dit la chenille noire en espérant ne pas froisser ce curieux client.

Ottorino la fixa, puis ses sourcils reprirent chacun leur position normale. Il avait toujours considéré que dans la vie ce sont très souvent les gens les plus bizarres qui sont les plus serviables. Il sourit. La vendeuse fit de même et lui indiqua avec un index à ongle mauve une tringle où des costards tout fringuants attendaient que l'on saute dedans.

La vendeuse décrocha alors des costumes, des pantalons et des vestes tout en extirpant des cravates et des chemises et forma des agencements tous plus gais les uns que les autres.

— Vous aimez ceci ou alors cela, et pourquoi pas celui-ci? demanda-t-elle dans un tourbillon de coloris.

Ottorino fut pris d'un vertige. Il remarqua que ces coupes ressemblaient étrangement à celles des costumes que son parrain, le Don Juan de la famille, avait porté trente ans plus tôt. Ce pouvait-il que lui, Ottorino devînt un séducteur à son tour?

Il passa dans la cabine d'essayage et enfila avec bonne humeur ce que la vendeuse lui passait. Tout en se regardant dans la glace, il constata que la plupart des vêtements lui conférait un air ridicule. Cependant, face aux encouragements de la vendeuse dont la poitrine s'agitait maintenant fort savamment dans le bustier, il céda. Il ne peut s'empêcher de prolonger son regard sur les mamelons de la vendeuse qui pointaient fièrement à travers l'étoffe, même si elle semblait indifférente autant au dialogue de ses mamelons qu'au regard lubrique d'Ottorino. Il se demanda s'il était bien vrai que nombre de vendeuses étaient portées sur la chose sexuelle, lorsqu'il sentit une main aux ongles mauves saisir son sexe, tels de petits crochets, et tirer l'objet de chair jusqu'à des lèvres humides qui se mirent aussitôt à le sucer comme s'il était agi de la dernière queue de mammifère sur terre.

Stupéfait, Ottorino se laissa aller et profita même de l'expérience. Il s'écrasa de tout son long dans la cabine, suivi d'un merveilleux travelling latéral par les lèvres charnues qui n'entendaient pas lâcher prise. C'est dans un magnifique costume bleu en ratine qu'Ottorino éjacula par abandon, heureux à l'idée de se satisfaire. Les lèvres de la vendeuse formèrent une sorte d'entonnoir et avalèrent goulûment le suc abondant du professeur qui n'avait jamais connu une telle expérience. Puis, la vendeuse baissa son collant noir et révéla un minuscule slip, évidemment en soie rouge. Elle déchira alors

minuscule slip, évidemment en soie rouge. Elle déchira alors l'étoffe et planta son sexe poilu sur les lèvres d'Ottorino qui se mit aussitôt à lècher la chair vibrante du sexe auquel il trouvait un fort goût de timbre-poste.

— Vas-y mon loup, fais plaisir à Violette, lèche-lui la chatte!

Ottorino n'écoutait pas, intrigué par ce curieux goût qui le plongeait dans sa jeunesse alors qu'il passait ses dimanches après-midi à coller et disposer sa collection de timbres dans un immense album relié en maroquin mordoré. Il sentit tout à coup un tremblement de terre suivi de roucoulements et de hennissements saccadés. La vendeuse hoqueta de joie et quitta la cabine, non sans avoir remonté son collant et sa culotte déchirée sur son sexe inondé de joie.

Ottorino commanda trois costume et Violette lui dit que les ajustements seraient prêts le lundi suivant. En quittant la vendeuse, il décida qu'il lui enverrait le lendemain un énorme bouquet d'iris et de tulipes jaunes porté par un livreur nain et rouquin de préférence. Animé donc de cette légèreté que l'assouvissement charnel confère à tous les êtres, Ottorino regagna son appartement où il fit la navette tout l'après-midi entre son saxophone criard et ses livres doctes.

Pourtant, lorsque le soleil tomba, il sentit monter en lui une grande tristesse. Il éclata en sanglots. Pourquoi devait-il découvrir après toutes ces années une telle liberté? Même s'il était aimé par sa femme, ses enfants et Spock, pourquoi ceux-ci lui étaient-ils devenus tout à coup de parfaits inconnus. Et que penser de cette aventure avec cette jeune vendeuse qui aurait pu être sa fille, mais qu'il avait tout simplement considérée comme un être mis sur son chemin pour combler un vieux fantasme?

Il se sentit étouffé et descendit chez la boulangère. Elle le reconnut. Il ne dit rien. Elle lui demanda si ça allait. Il lui répondit qu'il ne la connaissait pas, qu'elle faisait erreur, qu'il n'était pas du quartier, qu'il venait d'y emménager. La boulangère n'insista pas. Ce phénomène se répéta chez l'épicier, le boucher et le propriétaire du bar-tabac. Plus il avançait, plus il sentait qu'une rumeur se répandait, que les gens, mêmes ceux qui ne l'avaient pas connu auparavant, le reconnaissaient.

C'est par un beau matin que Laszlo arriva dans le quartier d'Ottorino, épuisé, la barbe longue et les yeux injectés de sang par l'irritation de la fumée de cigarettes et de vapeurs d'alcool dont il abusait sans réserve. Il loua une chambre sous les combles dans un hôtel, non loin de l'appartement d'Ottorino

et paya une nuit d'avance. Il fit sa toilette et descendit au bistrot.

En le voyant, le garçon le salua :

— Bonjour professeur Picario!

Laszlo ne dit mot. Pourquoi le prenait-on pour ce professeur Picario? Il s'installa à une table et le garçon vint lui porter un verre de beaujolais sans qu'il n'eût rien demandé. Après trois verres, il ne pensait déjà plus à la femme qu'il avait assassinée. Il but ainsi toute la soirée, sous le regard inquiet et surpris du garçon.

Vers minuit, McSwein arriva au bistrot. Il s'installa au comptoir et commanda un pastis, puis, remarquant le professeur Picario, il chercha à accrocher son regard. Après quelques tentatives infructueuses, il s'approcha de Laszlo et lui demanda si ça allait.

— Pourquoi pas? répondit Laszlo.

— Vous avez l'air troublé depuis une semaine.

— Ah bon?

— Eh oui!

— Mêlez-vous donc de ce qui vous regarde petit con!

— Vraiment professeur, vous êtes d'une impolitesse!

— Et vos fesses, partez avant que je ne les botte!

— On verra ce qu'on verra!

— C'est ça, gros verrat, con verrat!

McSwein quitta le bistrot en furie. Plus tard, Laszlo en fit autant et dès qu'il mit le pied dans sa petite chambre, il trébucha sur son lit et s'endormit. Il rêva qu'il était dans les tranchées guettant la ligne ennemie, étonné que des pigeons se tinsent là, à attendre avec lui l'éclatement des obus. Il dormit d'un sommeil agité, se réveillant aux quarts d'heure, baigné de sueur.

Il se réveilla en plein après-midi. Il avait la bouche pâteuse et sa tête n'était qu'un battement sourd. Il n'osa pas ouvrir les yeux, préférant rester avec les personnages de son rêve : des momies hypnotisées et magnétisées. Il se leva et tituba jusqu'à la douche où il s'étendit de tout son long, revenant peu à peu à la vie sous le violent jet d'eau froide.

Il revint sur son lit, sortit une photo d'une enveloppe et la scruta comme un géologue examine une pépite. C'était une photo d'un mannequin tirée d'une revue de mode. La jeune femme qu'il avait assassinée lui ressemblait, mais ce n'était pas elle. Il le savait maintenant, il s'en était rendu compte trop tard, mais cela ne le concernait plus.

Il avait la ferme intention de retrouver ce mannequin, coûte que coûte. Il quitta la chambre et se laissa entraîner par

d'un cycle de lessive. Il lisait des bandes dessinées et riait à grand coups de glotte, observé par l'oeil de la lessiveuse sous les reflets d'un néon jaune et scintillant. Peu après, la machine s'arrêta net en donnant un grand coup de pied dans le plancher. Ses humeurs s'immobilisèrent comme un splash d'action painting.

Tout en poursuivant sa lecture, l'homme se leva, ouvrit la porte et saisit sa chemise. Il l'enfila et quitta les lieux en produisant de petits gémissements apparentés à une jouissance étouffée. Laszlo s'installa à son tour sur un banc et observa les gens qui allaient et venaient. De temps à autre, il regardait sa montre et semblait s'impatienter.

Enfin, elle arriva. Elle se dirigea tout droit vers une sècheuse et y mit une mini-jupe jaune et un chemisier marine. Puis, apercevant Laszlo, elle le salua.

— Bonjour professeur! dit-elle en riant.

— Bonjour! répondit-il étonné.

Elle s'installa sur la banquette et se mit à lire un feuilleton en faisant claquer ses talons aiguilles et en ajustant sa mini-jupe qui découvrait des jambes parfaitement galbées. Laszlo regarda les cuisses de la jeune femme qui aussitôt ramena sa jupe vers le bas. Il pensa alors au cadavre de sa victime qui était sûrement froid maintenant.

— L'an dernier à New York, six cents personnes ont déclaré avoir été mordues par des chiens et sept cents par des êtres humains. L'an prochain, vous serez de quel côté? demanda-t-il.

— Du côté des morsures évidemment!

La sècheuse s'arrêta, Voilette prit ses vêtements et dit à Laszlo avant de quitter la buanderie :

— Vos vêtements sont prêts, n'oubliez pas de passer avant six heures!

— Rappelez-moi le nom et l'adresse?

— Mais Violette, 26 rue Castagliari.

— Ah oui!

— À tout à l'heure, peut-être.

— Sans doute.

La lessiveuse de Laszlo s'arrêta. Il jeta un dernier regard dans la buanderie. Une vieille dame s'était endormie entre ses sacs de lessive. Elle ronflait en claquant des dents, pendant que son chemisier lui battait les flancs.

Laszlo regagna sa chambre et examina la photo. Plus il la regardait, plus il trouvait qu'elle ressemblait à cette Violette de la buanderie. Il but quelques pastis et vers six heures moins quart, se dit qu'il irait à la boutique. Comme il marchait rue

de la buanderie. Il but quelques pastis et vers six heures moins quart, se dit qu'il irait à la boutique. Comme il marchait rue de Castagliari, il croisa McSwein qui lui jeta un curieux regard. Il sentit une étrange odeur à son approche et lui fit une grimace. L'odeur lui rappela la culotte de la femme de ménage qui venait nettoyer l'appartement tous les samedis lorsqu'il était jeune. Un jour, elle avait amené Laszlo dans un plancard, avait retiré sa culotte et lui avait planté le nez dans son conin pétrifié. Depuis, il voulait posséder toutes les femmes. Il voulait les posséder, non pour jouir, mais plutôt pour leur arracher leur satanée culotte.

— Si tu veux aimer les femmes, il faudra que tu t'habitues à ceci! avait-elle dit.

Il était parvenu à se dégager et à s'enfuir. La femme de ménage avait continué à venir nettoyer tous les samedis, comme si de rien n'était. Enfin, Laszlo arriva à la boutique.

— Vous allez bien professeur? demande Violette.

— Oui, dit Laszlo.

— J'ai vos vêtements ici, vous voulez les essayer.

— Oui.

— Passez dans la cabine. Il est six heures, je vais fermer, on sera plus tranquille.

— Oui, oui!

Il passa dans la cabine. Après avoir essayé tous les costumes, il vit la main de Violette s'approcher et saisir son sexe. Il se laissa caresser longuement puis, au moment de jouir, il serra ses mains brusquement autour du coup de Violette. Il entendit un craquement sec. Il quitta la boutique comme dans un rêve et sur son chemin croisa à nouveau McSwein.

Le lendemain, le professeur Picario était arrêté, victime du long bras de la justice qui l'avait à l'oeil depuis son décrochage. McSwein l'avait dénoncé. Malgré les interrogatoires serrés, Ottorino avait refusé de répondre aux questions, s'obstinant à admettre que McSwein avait été son concierge, qu'il était psychanaliste et qu'il avait étranglé Violette. Il s'était contenté de faire un oeil méchant. Le surlendemain on retrouvait McSwein dans un caniveau, baflonné et la gorge tranchée.

Le professeur Ottorino Picario regarda son patient allongé sur son canapé. Sans même consulter sa montre, il savait que les cinquante minutes d'analyse de McSwein étaient terminées. Son horloge interne ne l'avait jamais trompé. McSwein s'étant assoupi, il lui tapota l'épaule :

— C'est terminé, à vendredi, dit-il.

McSwein se réveilla. Il ouvrit les yeux très lentement. Il regarda le professeur Picario, quelque peu gêné, encore qu'il n'avait rien dit encore une fois. Il se leva, caressa Spock écrasé dans un coin et quitta la maison derrière laquelle des péniches glissaient péniblement sur la Mitreuse. Il s'en alla alors à son bistrot habituel, commanda un pastis et se dit que, décidément, il devrait faire des efforts pour ne plus s'endormir pendant ses séances d'analyse.

Le professeur Ottorino Picario se fit une tisane. De moins cinq à et cinq, il profitait de dix minutes de répit et vivait dans un no man's land, en attente de son prochain patient qui lui apporterait d'autres matériaux «inconscients». Il regarda par la fenêtre et se dit que, décidément, il devait faire des efforts pour ne plus rêvasser pendant ses consultations.